

surcroît, et même pour des monuments édités au *CIL*, la copie de l'inscription n'est pas toujours correcte (voir par ex. 296, 1454-1455 pour lesquelles le classement parmi les *dubia et falsa* ne se justifie nullement). Les photographies privilégient les images et la plupart des dédicaces et épitaphes sont illisibles. Ce n'est pas encore ici que la documentation de l'Îlot St Jacques, d'un si très grand intérêt, recevra une véritable publication scientifique. On accordera donc aux volumes une réelle admiration pour la couverture et le catalogue d'une documentation remarquable, pour l'illustration d'une collection qu'on soupçonnait exceptionnelle tout en regrettant que de tels efforts et investissements n'aient pas compris l'indispensable étude, ne fût-ce que brève, mais scientifiquement acceptable, des contenus textuels et onomastiques. Cette lacune dans l'information, puisque les auteurs choisissent de ne pas identifier clairement les personnages décrits (les nomenclatures parfois incomplètes et fautives : par ex. 295, sont répertoriées dans l'index), constitue aussi une lacune dans leur description et réduit l'apport de cet ouvrage monumental. Il faut souligner aussi que ce choix – car c'est un choix – n'est pas inhérent au sujet de la collection : les volumes parallèles de la série *Corpus Signorum Imperii Romani*, pour les régions trévire, germaniques et danubiennes, de même programme, contiennent des développements épigraphiques intéressants et constituent même, pour certains, de véritables nouvelles éditions. Cartes religieuses, index, concordances et bibliographie clôturent le premier volume.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nicolas LAUBRY, *Tombeaux et épitaphes de Lyonnaise. Recherches sur le paysage funéraire d'une province de Gaule romaine (I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.)*. Paris, Hermann, 2021. 1 vol. broché, 21 x 27 cm, 418 p., 82 fig., 33 tableaux (HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE). Prix : 37 €. ISBN 979-1-037007094.

Dans la perspective de retracer la diversité du paysage funéraire d'une province romaine occidentale, Nicolas Laubry s'est attaché à la description des différents aspects des monuments funéraires de Gaule Lyonnaise sous le Haut-Empire. Le sujet est vaste et débouche sur de nombreuses questions qui entourent la manière dont les pratiques funéraires ont évolué sous l'influence de l'intégration à l'Empire. Si les civilisations de la protohistoire ont élevé des tombeaux et organisé des funérailles, le monde romain a induit de nouvelles formes architecturales, de nouveaux formulaires, de nouveaux rituels, rendant compte des mutations institutionnelles et sociales qui ont touché la population. Trois directions se dégagent. La première concerne les formes des tombeaux, la seconde les cérémonies et le statut religieux du monument, la troisième la mise en évidence des défunts et leur commémoration. – Dans la première partie, l'auteur propose un catalogue des types de monument funéraire, du mausolée à la simple stèle en passant par les autels funéraires. Pour chaque catégorie, il établit la cartographie des usages, leur chronologie et leurs variantes, illustrées par des cartes et des tableaux. En ce qui concerne plus particulièrement les autels et les stèles, l'analyse des multiples possibilités de forme et de décoration apporte des modèles qui seront utiles lors de la publication ou de l'étude des inscriptions funéraires d'autres provinces gauloises. Le repérage des grands blocs qui devaient faire partie de mausolées monumentaux rappelle aussi que ceux-ci, souvent disparus, jalonnaient les routes et que leur

richesse architectonique ne doit pas être escamotée lorsqu'on cherche à reconstituer le paysage « romanisé » de nos régions. On renverra pour une prise en compte de ces marqueurs du territoire à d'autres ouvrages qui leur sont plus précisément dédiés, et qui proposent des reconstitutions archéologiques, comme celui de J. N. Castorio et Y. Maligorne pour la Gaule orientale, ou d'Y. Maligorne pour l'occidentale ou encore des piles d'Aquitaine par Pascale Clauss-Balty (cf. *AC* 78 [2009], p. 667-668 ; 87 [2018], p. 645-649) pour citer des exemples de régions parfois sous-estimées ; mais on pourrait citer aussi les monuments funéraires spectaculaires d'Avenches (L. Flutsch & P. Hauser), de Trèves (B. Numrich) ou de Nimègue (A. Koster), dans des contextes urbains, sans oublier le récent volume de *Gallia* (76.1, 2019) consacré à ce thème. La seconde partie aborde les aspects religieux et culturels du formulaire funéraire, en particulier selon leur valeur de repère chronologique. Le premier élément et le plus répandu est sans conteste la dédicace aux Dieux Mânes. N. Laubry se préoccupe de sa signification en vertu des différentes hypothèses qui ont été exprimées, dans une perspective d'influence italienne, puis s'attache à la question de la chronologie. Il tente de repérer les épitaphes complètes sans *Dis Manibus*, puis les premiers exemples qui la mentionnent pour nuancer les datations traditionnelles. Son approche est différenciée selon le lieu, Lyon, ou le reste de la province. Ses conclusions sont très prudentes qui montrent que certains monuments sans *DM* appartiennent à une époque plus récente que l'époque flavienne et que la mention en toutes lettres ne peut être attribuée sans critique aux débuts de l'usage. Toutefois, il nous semble qu'il manque à cet examen la combinaison du critère avec d'autres formulaires. En tout cas dans les régions septentrionales et rhénanes, il est extrêmement rare de voir associées la formule *DM* avec *HSE* ou *HFC* (*his situs est* ou *heres faciundum curavit*). Or ces dernières sont typiques du I<sup>er</sup> siècle. La combinaison avec *DM* représente donc un bon critère de datation à l'extrême fin du I<sup>er</sup> siècle ou au début du II<sup>e</sup>. C'est un élément qui n'est pas ici retenu (sur cette question, voir *AC* 71 [2002], p. 221-227). Il était assez imprudent d'écrire (p. 165) « la dédicace la plus précocement datée [en Germanie] est gravée sur la pierre tombale d'un soldat » : *CIL* XIII 6304. Si l'on espère mentionner l'épitaphe réellement la plus ancienne de Germanie supérieure qui présente *Dis Manibus* avec un critère de datation externe, il faut citer celle de l'affranchi impérial Ti. Claudius Zosimus (*AE* 1989, 564) qui a accompagné Domitien, soit en 83 lors de sa campagne dans les Champs Décumates, soit dans la répression de la rébellion de Saturninus en 89. Nous sommes là dans l'épigraphie italienne, mais elle a pu servir de modèle. Sinon, si l'on cherche parmi les soldats, on citera, avec une date impliquée par la garnison, à Windisch Nesselhauf 61, à Mayence *CIL* XIII 6850 ou 6812, à Avenches *AE* 2012, 989, comme épitaphes qui figurent parmi les plus anciennes de la formule. La question cependant nous éloigne du propos du livre. N. Laubry s'intéresse aussi aux autres mentions qui complètent les Dieux Mânes à partir de la fin du II<sup>e</sup> siècle *memoria*, *memoria aeterna*, *quies*, *securitas* et à leur signification. Il souligne le fait que ni la mention des Dieux Mânes ni celle des autres références mémorielles ne sont proprement religieuses. Elles « relèvent moins de l'apparition de cultes ou de croyances que de l'insertion dans la dédicace de notions récurrentes dans le discours romain sur la mort » (p. 185). Que nous apprennent les monuments funéraires sur le culte des morts ? C'est l'interrogation suivante de l'ouvrage qui s'intéresse par exemple aux images des repas sur les stèles : sont-ce des représentations de banquets funéraires ou l'expression de l'héroïsation

posthume du défunt ? Les avis sont partagés. N. Laubry penche pour une simple allusion aux pratiques conviviales qui expriment les valeurs des défunts et des commanditaires. Quelques épitaphes permettent aussi de connaître les contextes du culte des morts, avec des instructions et des calendriers pour les cérémonies, notamment des *Parentalia* connus par les textes littéraires et par de rares inscriptions. La dimension juridique est ensuite envisagée et en particulier les formules qui restreignent l'usage et l'accès du tombeau en dehors d'une sphère bien délimitée, toutes rares en Lyonnaise. Ce qui nous entraîne vers la problématique de l'*ascia*. N. Laubry présente un bilan des hypothèses, et une chronologie revue à la baisse dans le courant du II<sup>e</sup> siècle. Il rejette résolument les interprétations fondées sur la marque d'une croyance quelle qu'elle soit. Il réfute aussi celle qui assimile l'outil à l'action d'un fossoyeur et donc d'une inhumation. Il propose plutôt une valeur relative à la dédicace et pense que la formule était « une attestation ou une garantie que le monument avait reçu dès l'origine une affectation funéraire ». On rappellera en outre que l'*ascia* figure sur certaines dédicaces religieuses (par ex. *CIL* XII 5373 = *ILN Narbonne*, 275), un élément qui devrait peut-être être pris en considération dans le cadre d'une interprétation. À mon sens, en l'absence de tout argument clairement décisif, il faut en rester à l'idée la moins téméraire, qui s'apparente à une protection sacrale, juridique ou matérielle de la tombe ou simplement du monument. La rubrique suivante s'intéresse aux « acteurs de la commémoration funéraire », autrement dit aux dédicants des tombeaux, en distinguant les tombes individuelles et les monuments familiaux. Une remarque s'impose : il existe en Gaule très peu d'interventions collégiales, y compris à Lyon où l'activité des *collegia* est pourtant largement documentée. En revanche, la mention d'héritiers est assez fréquente : un tableau nous en donne le relevé explicite. Enfin il reste à envisager les images : quelles sont les formes de représentations des défunts ? Images physiques ou images écrites ? La première remarque est géographique : chaque cité a ses usages et ils ne se recouvrent pas. À Lyon, c'est l'écrivain qui domine, et dans le centre et l'est de la province, ce sont les effigies sculptées. Le chapitre est illustré et montre l'originalité des stèles de certaines régions qui offrent un portrait sans l'insérer dans des scènes de métier comme on peut le voir ailleurs, en Trévirie par exemple. Pour les portraits décrits, l'auteur s'intéresse au vocabulaire des qualificatifs employés pour célébrer les vertus du défunt et le tableau qui en résulte est très diversifié. Parmi les conclusions générales, on retiendra le rôle que pouvait jouer la *civitas* en tant que cadre des activités funéraires. N. Laubry souligne qu'il y a eu davantage d'alignement sur les pratiques romaines que de différenciation selon les coutumes locales, sans doute sous l'influence de la généralisation du droit latin. Cette caractéristique générale des Trois Gaules a encouragé l'adoption de règles communautaires communes comme la dédicace aux Dieux Mânes ou la célébration des *Parentalia* en tant que moments collectifs du culte des morts. Il reste cependant des usages régionaux comme en matière de présentation des stèles avec ou sans portrait. Quant au rôle joué par les élites locales, il doit avoir été déterminant : « en reprenant des formes de monumentalité et de commémoration funéraire devenues caractéristiques de Rome », les notables « en ont fait un trait de culture dominante, au double sens de celle du nouveau pouvoir romain et de la hiérarchie sociale locale qui se reconstituait ». L'ouvrage se clôture par un appendice consacré aux critères de datation des épitaphes de Lyonnaise qui sera très utile à tous car de nombreux éléments sont assurément valables pour d'autres provinces gauloises,

suivi des traditionnels bibliographie et index. Une mine de réflexion, un exposé méthodologique fondamental, une analyse précise et rigoureuse, un modèle pour d'autres entreprises, c'est tout cela à la fois que représente cette monographie d'excellence.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nikolaus DIETRICH & Johannes FOUQUET (Eds.), *Image, Text, Stone. Intermedial Perspectives on Graeco-Roman Sculpture*. Berlin – Boston, Walter de Gruyter, 2022. 1 vol. relié, VIII-374 p., ill. n/b et coul. (MATERIALE TEXTKULTUREN, 36). Prix : 88,69 €. ISBN 978-3-11-077569-3. ISSN 2198-6932.

*Donner à voir, donner à lire*, c'est le titre que choisissait Mireille Corbier, en 2006, pour éditer ou rééditer une série d'études mettant en évidence, avec le pouvoir de l'image, la recherche de communication avec le spectateur qu'y introduit la présence de l'écrit. L'intérêt pour ce type de recherche est loin d'être retombé depuis lors, les moyens et méthodes de communication ayant pris une place de plus en plus importante dans le monde d'aujourd'hui ; articles, thèses et colloques s'attachent désormais à envisager les différents aspects qu'ils peuvent prendre dans l'Antiquité – et ce, dans les contextes les plus variés. Le présent volume regroupe les onze communications présentées par divers chercheurs à Heidelberg, en avril 2019, dans le domaine de la sculpture gréco-romaine où ce type de recherches n'avait guère été pratiqué jusqu'ici ; il est dédié à la mémoire de Fr. Lissarrague, qui avait pris part à cette réunion et dont les travaux s'étaient souvent attachés, en pionnier, à préciser la signification de ces « intrusions » de l'écrit dans l'image. La nature même de ces textes est très variée ; les moyens de communication qu'ils mettent en œuvre le sont tout autant ; c'est donc un premier échantillonnage de ce que fournissent à cet égard les images sculptées et un aperçu de quelques-unes des manières qui visent à établir le contact, voire à entretenir un dialogue, entre celui qui a rédigé le texte et celui qui le lit qui est ici présenté. A. Petrovic (p. 17-40) s'intéresse à l'effet de surprise et d'émerveillement ( $\theta\alpha\upsilon\mu\alpha$ ) évoqué par maintes épigrammes de l'*Anthologie*, par certaines stèles offrant de véritables rébus (tel le fameux monument de Menophila), mais aussi par les graffiti de voyageurs sur les Colosses de Memnon ; C. Reinhardt (p. 41-85) cherche à saisir le lien existant entre le type inattendu de statues cuirassées choisi pour figurer les personnifications de l'*Iliade* et l'*Odyssée* dans le groupe statuaire de l'agora d'Athènes et, les comparant aux types statuaire qui mettent l'accent sur la domination terrestre et maritime des empereurs, va jusqu'à considérer, renvoyant en cela au texte même de l'épigramme qui accompagne le monument, que l'hommage athénien rendu au poète connote « die überzeitliche und weltumfassende Bedeutung des Dichters Homer, der seinen Ruhm durch seine Werke erhalten hat und dessen Macht der des Kaisers nicht nachsteht » (p. 66 et 80). C. M. Keesling (p. 89-113) présente quelques cas de portraits  $\acute{\alpha}\nu\epsilon\pi\lambda\gamma\sigma\alpha\varphi\omicron\iota$ , souvent ceux des enfants accompagnant la statue de leurs parents dans des groupes familiaux de l'Acropole d'Athènes, d'Oropos ou de Lindos mais dont le nom ne paraît pas dans la dédicace épigraphique, ainsi que l'exemple des statues anonymes des exèdres du sanctuaire de Samothrace qui doit bien être mis en rapport avec le secret entourant les mystères des Grands Dieux. R. Krumeich (p. 115-142) se penche sur le problème des bases remployées qui conservent la trace indiscutable des statues